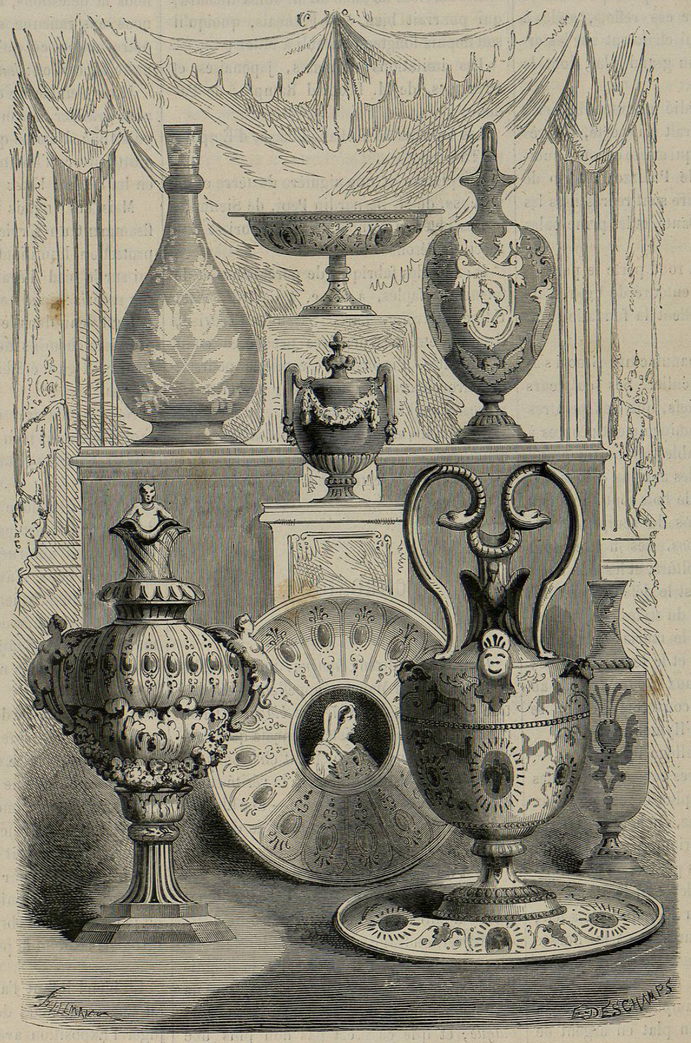
que nous sommes autorisés. Vous allez voir. Notre dessinateur se met à l'œuvre. Qu'un exposant lui arrête le bras, il le peut, armé de l'art. Il du règlement; il peut prétendre, d'ailleurs, qu'on vient lui prendre sa marque de fabrique, quoique ce prétexte soit ridicule par rapport à un produit en montre et en vente. Mais que les employés de la manufacture impériale des Gobelins empêchent le dessinateur de prendre un croquis sous le même prétexte, — cela dépasse tout : c'est la manie de l'empêchement poussée au delà des frontières de la vraisemblance. Et n'allez pas croire que cette manie monstrueuse n'a pas gagné les sections étrangères de l'Exposition : le régime de l'autorisation préalable règne sur toute la ligne : c'est une vraie contagion.



LES FAÏENCES ITALIENNES DE GINORI. — Dessin de M. Fellmann.

Je voulais qu'on me dessinât les coucous de la Forêt-Noire, à l'heure où les paladins captifs ouvrent leur prison de bois et viennent sonner leur fanfare devant la porte du coucou. Que voulez-vous ? c'était ma fantaisie. Elle était absurde, et on me l'a péremptoirement démontré. Il a été impossible à M. Fellmann de prendre le croquis que je lui avais demandé; et son dessin a dû paraître sans mes paladins. Jamais, non! jamais, je ne tiendrai les *autorités* de la Forêt-Noire quittes des paladins dont elles m'ont privé.

Et tout cela se pratique sous l'invocation du Règlement : C'est *roide*, comme on dit dans un certain monde, mais je vous assure que ce n'est pas le cas de crier avec les Anglais : *Hunbug !*

Ma conclusion est celle-ci : Un privilége qui ne profite à personne, nuit à tout le monde. J'ai dit.

FR. DUCUING.

Administration, rue de Richelieu, 106. — DENTU, éditeur, galerie du Palais-Royal.

ON S'ABONNE PAR L'ENVOI D'UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DE M. L. GUEYMARD, ADMINISTRATEUR.

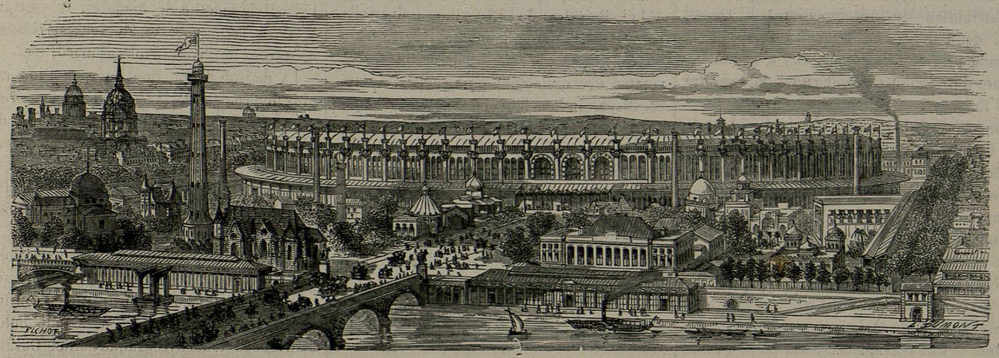
Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

ILLUSTRÉE

PUBLICATION INTERNATIONALE AUTORISÉE PAR LA COMMISSION IMPÉRIALE



ÉDITEURS :
E. DENTU,
Concessionnaire du *Catalogue officiel*, éditeur de la Commission impériale.
M. PIERRE PETIT,
Concessionnaire de la photographie du Champ de Mars, photographe de la Commission impériale.

60 Livraisons de 16 pages in-4°.
PRIX DE L'ABONNEMENT
Aux 60 livraisons pour toute la France. . . . . **30** fr. » c.
La livraison . . . . . » **50**
Par la poste . . . . . » **60**
Pour l'étranger, les droits de poste en sus.
Bureaux d'abonnements : rue de Richelieu, 106.

RÉDACTEUR EN CHEF :
M. F. DUCUING,
Membre du Jury international.
COMITÉ DE RÉDACTION :
MM. Armand DUMARESQ, Ernest DRÉOLLE, MORENO-HENRIQUEZ, Léon PLÉE, Aug. VITU, membres du Jury international.

SOMMAIRE DE LA 41e LIVRAISON.

Du 23 septembre 1867.

I. *Le Prince Impérial à la Fête des Récompenses* (1 grav.), par M. Fr. Ducuing. — II. *La Rue de Provence* (1 grav.), par M. Achille Arnaud. — III. *Les Phares d'Angleterre et d'Écosse* (1 grav.), par M. Ch. Boissay. — IV. *Le Quart allemand* (1 grav.), par M. Fr. Ducuing. — V. *La Maison portative de la Louisiane* (1 grav.), par M. Raoul Ferrère. — VI. *Les Indes françaises* (1 grav.), par M. Prosper Poitevin. — VII. *Le Hanap de Clermont-Ferrand* (1 grav.), par M. Paul Bellet. — VIII. *Les Vases en cristal de l'Autriche* (1 grav.), par M. Victor Cosse. — IX. *L'Ostensoir de Vasco de Gama* (1 grav.), par M. Octave Lacroix. — X. *Chronique*, par M. Fr. Ducuing. — 9 gravures.

LE PRINCE IMPÉRIAL, PRÉSIDENT DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, présentant à l'Empereur la grande médaille de la classe 94. — Dessin de M. Morin.

I

Le Prince impérial, président de l'Exposition de 1867.

Nous disions, le 1er avril, à propos de la distribution des récompenses : « Quand M. de Forcade La Roquette a appelé le grand prix de l'Empereur, il y a eu un instant d'hésitation et d'embarras : qui remettra à l'Empereur sa récompense? On s'est avisé que le Prince Impérial, étant le Président de la Commission impériale, était tout désigné pour remettre l'offrande. L'enfant s'est avancé, les mains pleines, hésitant un instant entre son père et sa mère; puis il a remis la médaille à qui de droit. Le père a ri, ayant les yeux mouillés : le visage de la mère était rayonnant. »

« Voilà, nous a-t-on dit et écrit bien souvent, un sujet de tableau tout trouvé : un fils donnant une récompense à son père. Qu'importe que le père soit Napoléon III? C'est le motif du tableau qui est en lui-même sympathique et touchant. Vous avez, par le crayon et par la plume, fait le portrait de tous les souverains qui ont visité l'Exposition; et vous omettriez le portrait du Prince qui préside la grande solennité? Cela n'est pas possible. »

Cela n'était pas possible, en effet : mais nous voulions un dessin digne du sujet. Le voici : nos lecteurs n'auront rien perdu pour attendre.

Eugène-Louis Napoléon, Prince Impérial, est né le 16 mars 1856, dans tout l'éclat du règne. Le canon qui saluait sa naissance annonçait, quelques mois après, la prise de Sébastopol.

Dans l'année 1859, Napoléon III ajoutait au patrimoine de gloire de son fils la victoire de Solférino, qui, par des voies différentes de celles qu'avaient indiquées l'impérial vainqueur, rendait, selon son vœu, l'Italie libre des Alpes à l'Adriatique.

Ajoutons à l'actif du patrimoine impérial, la réforme économique de 1860. L'Exposition de 1867 est l'éclatante justification des traités de commerce, conséquence de cette réforme heureusement accomplie.

Le prince Napoléon qui avait présidé la Commission impériale de 1862, à Londres, ayant donné sa démission de président de la Commission impériale de 1867, l'Empereur n'a pas cru pouvoir mieux faire que de mettre l'Exposition universelle du Champ de Mars, sous la présidence de son fils, le Prince Impérial.

Le Prince avait déjà donné son nom à une société où la bienfaisance était mise sous le couvert du crédit, le *prêt de l'enfance au travail*.

Une enseigne le représente allant vers l'Exposition, et disant : *Mon premier pas*. Cette fois, la flatterie a été bien inspirée. Oui! c'est là le premier pas que l'Enfant Impérial ait fait en pleine connaissance de cause; il a à peine onze ans révolus.

Qu'il n'oublie pas ce point de départ de sa carrière, et qu'il reste fidèle au souvenir de la grande manifestation de l'intelligence et du travail, mise sous son invocation. Qu'il n'oublie jamais que la gloire durable est désormais la récompense des œuvres pacifiques.

Lui, Président de l'Exposition universelle, permettra-t-il que le monument de sa jeune gloire disparaisse sans laisser de traces, comme une oasis dont on a coupé les sources disparaît dans les sables?

Il a vu tous les souverains d'Europe venir rendre hommage à cette œuvre de civilisation. On a parlé pour lui et au milieu d'eux de *liberté* et de *progrès*. Que plus tard, ce soit à ce signe, à cette grande devise, qu'il se fasse reconnaître de ses augustes hôtes d'aujourd'hui. Les acclamations de l'Europe et les nôtres sont à ce prix.

FR. DUCUING.

II

La rue de Provence.

Pour découvrir et trouver la rue de Provence dans le dédale de secteurs qui coupent et divisent le Palais de l'Exposition, il n'est pas besoin de consulter le plan, il n'est pas nécessaire d'avoir l'intuition topographique.

Il s'agit simplement d'avoir du nez, dans l'acception la plus rigoureuse du mot.

Bien plus sûrement que le fil d'Ariane, tracé sur vélin par les soins de M. Dentu, le sens olfactif doit guider le curieux vers ce coin que l'industrie du parfumeur s'est donné la tâche d'embaumer.

Je dois l'avouer cependant, on ne trouve point là ces orangers en fleurs qui verdoient au bord de la Méditerranée et qui répandent leurs senteurs énervantes dans les îles d'Hyères, ni les jasmins accrochant leurs pétales, odorantes comme le miel, aux tonnelles méridionales.

On peut élever un palais à l'Industrie, mais on n'emprisonne pas la nature.

Là où les fontaines laissent couler des parfums, les plantes qui ont chargé le soleil d'aromatiser leurs sucs, s'étioleraient comme s'étiolent les créoles transplantés sous un ciel brumeux.

Mais si dans la rue de Provence on ne voit ni orangers ni jasmins, on ne saurait trop s'en plaindre, car on trouve là, emprisonnées dans les plus élégants flacons, des essences qui enivreraient les sultanes blasées de la *Corne d'Or*.

A respirer ces odorants effluves, on penserait n'avoir plus rien à envier à l'Orient, on croirait ne plus avoir le droit de demander à la Perse la plus innocente de ses roses.

Ils semblent avoir voulu tenter Flore elle-même ces distillateurs émérites qui, sous leurs élégantes vitrines, ont entassé les richesses aromatiques dérobées par leur science à la substance des fleurs. Quelques-uns ont séduit le jury, M. A. Chiris, de Grasse, entre autres, qui a obtenu une médaille d'or.

A côté des flacons de M. Chiris, on trouve les eaux de Cologne de Jean-Marie-Farina, l'alcool de menthe de Ricqulès, le vinaigre de Bully, les essences de Muraour, de Grasse, les savons de Pivert, Violet, Pinard, etc.

La maison Botot, dont la réputation est plus que centenaire, a eu une heureuse idée. Au centre du carrefour pratiqué en face de la section de parfumerie, elle a fait placer une statue, de nymphe probablement, qui verse à tout venant et, comme si cela ne lui coûtait rien, des parfums que tous les mouchoirs se disputent.

Il faut voir combien cette gracieuse fontaine fait des heureux. On court, on se presse, on se bouscule pour obtenir quelques gouttes de cette eau parfumée que la naïade Botot distribue à tous avec impartialité. Devant les essences qu'elle prodigue tous les jours, la batiste et la cotonnade sont égales. Il y en a pour la duchesse comme pour le mouchoir à carreaux du paysan.

Dans tout cela je ne plains que l'infiniment complaisant commis chargé de présenter à l'amphore d'où s'échappe cette pluie odorante le fin lin et le coton grossier qui veulent s'en humecter. Le bras de ce serviteur dévoué est condamné à un continuel va-et-vient qui doit être bien fatigant lorsque sonnent cinq heures et demi.

Espérons que la maison Botot, si savante dans l'art de conserver les dents contemporaines, ne négligera pas l'avenir d'un employé que la science mécanique aurait beaucoup de peine à remplacer.

Une femme, attirée dans la rue de Provence par les suaves émanations de la parfumerie, ne sait plus en sortir.

A côté des essences elle trouve les éventails, ces confidents de toutes les pudeurs et de toutes les malices féminines; car il ne faut pas croire qu'un éventail soit simplement ce complément de toilette qui se compose de petites baguettes de bois, de nacre, d'ivoire ou d'os, assemblées à leurs extrémités pour former la *gorge* de l'instrument, et d'une feuille de vélin, de canepin, de satin ou de taffetas ornée d'un dessin plus ou moins fini. Non. L'éventail n'est plus le simple *esmouchoir*, *l'esventoir*, *l'esventeur* des nobles dames du douzième siècle.

Introduit de Chine en Europe par les Portugais dans le courant du dix-septième siècle, l'éventail en quart de cercle eut bientôt conquis le monde élégant. Encore quelque temps et c'est à son éventail que Mme de Maintenon confessera ses derniers péchés; c'est de son éventail, transformé en sceptre du plaisir, que la Dubarry se servira pour gouverner Louis XV et la France.

Au dix-huitième siècle l'éventail est devenu une puissance. Les premiers artistes de l'époque, les Boucher, les Lancret, les Fragonard ne dédaignent pas de lui consacrer leurs plus gracieuses compositions. Il faut voir la collection qui se trouve dans la *Galerie du travail*, et qui touche à la rue de Provence, pour juger les délicieuses gouaches que ces maîtres peintres ont tracées sur le vélin, et quel prix on attachait alors à l'élégance artistique de ces objets fragiles. Aujourd'hui, l'éventail n'est pas moins aristocratique. Il prend à son service les pinceaux les plus fameux. Hamon, Baron, nos premiers aquarellistes, sont chargés de les décorer. Quelques-uns sont de vrais tableaux. Cherchez les vitrines d'Alexandre, les plus remarquables de toutes; celles de Vanier, Taveaux, Bethmont, Fayet, Kees, et étudiez les scènes fantaisistes retracées sur la *feuille* de ce léger instrument, qui entre les mains de nos duchesses de la finance ou du théâtre devient un bâton de commandement. C'est pour l'éventail que les femmes conservent encore leur plus gracieux sourire, c'est de l'éventail qu'elles font leur plus intime confident; c'est toujours lui qui reste leur enfant gâté.

Si elle résiste à la tentation que doit exercer sur elle la vue des éventails, la femme qui parcourt la rue de Provence s'intéressera vivement aux expositions de lingerie, de corsets, de crinolines, d'ombrelles, de gants. Il y a là des chemises, des jupons simples et brodés, mais tous d'un fini à défier l'aiguille d'une fée. Il y a surtout des demi-corsets, des ceintures, comme on les appelle aujourd'hui, faites de satin et de broderies qui font regretter que nos élégantes portent des robes par-dessus.

Ah! la civilisation a bien marché depuis le temps où nos premiers parents se vêtissaient exclusivement de peaux de bêtes! A l'heure qu'il est, la fourrure n'est plus qu'un accessoire du vêtement féminin, mais quel accessoire! C'est encore dans les dépendances de la rue de Provence qu'on a réuni les riches dépouilles du vison du Canada, de la martre zibeline et de tant d'autres pelleteries amoureuses du velours et des soieries piquées. Au milieu de ces manchons, de ces dolmans fourrés, on pense au givre, à la neige qui peut venir, et on est tenté de demander à M. Leplay l'autorisation de passer ses deux termes d'hiver dans ce salon où l'on s'emmitouflerait si commodément dans un paletot doublé de renard bleu. S'il pouvait exister un paradis d'hiver, c'est bien certainement chez MM. les fourreurs qu'on l'établirait, et le salon de fourrures de l'Exposition en serait la plus riche succursale. La vue de ces chaudes pelleteries vous donne l'intrépidité des voyages, et, sans transition, en faisant simplement un pas, on se transvase, comme on dit dans les *Rendez-vous bourgeois*, dans la classe des objets de voyage et de campement.

Ici, on n'a plus que l'embarras du choix. Depuis la gibecière qu'on porte en bandoulière juqu'à la grande malle de dame, tout se rencontre dans ce dock. On y trouve et le portefeuille du banquier reposant encore innocent à côté de la simple guêtre du chasseur, et l'énorme coffre qui aurait pu servir à Marie-Antoinette, cette reine qui voulait avoir une robe nouvelle pour chaque jour de l'année. Ces coffres, dont le plus ordinaire doit exiger au moins un wagon à lui tout seul lorsqu'il voyage, sont appelés boîtes à robes. J'en ai vu une cotée onze cents francs!

Ah! mesdames, la belle occasion que je laisse échapper là de sermonner, ainsi que le faisait si naïvement feu M. Dupin, votre luxe et les habitudes qu'il entraîne avec lui!

Mais nous ne sommes pas ici pour faire de la morale. Notre devoir est de visiter la rue de Provence et de continuer notre promenade en jetant un regard sur les toiles cirées et les reproductions des cuirs de Cordoue, de Venise et des Flandres. Ce dernier article appartient bien à cette branche de l'industrie moderne qui a voulu mettre le faux luxe à la portée de toutes les bourses. Je préfère m'arrêter devant les couvertures de laine et de coton, c'est un hommage que nous devons aux bons et loyaux services que rendent journellement ces modestes produits.

Un instrument utile aussi et dont nous avons fait un objet de luxe, c'est la montre qui nous sert à émietter l'existence, à compter les heures et les minutes que nous vivons.

Il existe dans la classe d'horlogerie de la rue de Provence un compteur qui marque les millièmes de seconde. Il est dû à M. Balliman. Devant ce compteur si consciencieux, je me suis demandé à quelle opération de physique ou d'astronomie pouvait servir ce régulateur. M. Le Verrier seul pourrait peut-être me renseigner, mais je ne l'ai pas là sous la main. Il faudrait courir à l'Observatoire, et j'ai encore à enregistrer l'exposition de ressorts de montres de M. Moniandon, qui a obtenu une médaille d'or. C'est le même qui possède à Gœtzenbruck, dans la Moselle, une usine fabriquant jusqu'à 150000 verres par jour, dont la grosse se vend depuis 0,15 cent. jusqu'à 50 francs.

Une œuvre de patience devant laquelle les connaisseurs s'extasient, c'est l'horloge fabriquée par M. A. Alleaume, d'Angers, horloge qui lui a coûté dix ans de travail et qui marque tout ce que l'homme le plus rangé peut demander à la mécanique.

Besançon a une exposition d'horlogerie considérable. Réputation oblige. L'industrie horlogère, qui tient actuellement le premier rang à Besançon, occupe 15 000 ouvriers ou ouvrières. L'an dernier (1866), le nombre des montres exécutées a été de 305 435, dont 101 309 en or et 204 126 en argent.

En 1849, Besançon fabriquait seulement 6149 montres en or et 32 449 en argent. Ces chiffres seuls démontrent assez les progrès que cette industrie a faits en moins de vingt ans.

Les vitrines de l'école municipale d'horlogerie de Besançon sont des plus intéressantes. Cette école, créée en 1862 seulement et placée sous la direction de M. Sire, a concouru efficacement au développement et au perfectionnement de la fabrique d'horlogerie bisontine. Qu'elle perfectionne l'éducation professionnelle des ouvriers, mais qu'elle se méfie de la *camelote*.

A côté de l'exposition municipale, nous avons remarqué, et elles méritent de l'être, les montres de chasse de M. Charles Houdin, de Paris. C'est une heureuse innovation qui a trouvé sa raison d'être.

Dans la rue de Provence, on voit encore les appareils de chauffage et pour la cuisine. MM. F. Baudon et fils ont exposé des cheminées monumentales dans lesquelles Gargantua aurait pu faire cuire ses inénarrables dîners. Il y a encore une collection de mâchoires que je ne recommande ni aux gens sensibles ni aux natures nerveuses. Ces maxillaires qui grimacent avec ou sans dents sont d'un aspect peu gai. Rien qu'à les voir on sent pousser le mal aux dents. Il est vrai que c'est à un dentiste qu'appartient cette vitrine, remarquable dans sa spécialité, je l'avoue, mais dont la place aurait été mieux trouvée à côté des expositions chirurgicales.

On a voulu atténuer cette inconséquence en plaçant à deux pas la classe de coutellerie, qui, par un certain côté, celui des instruments chirurgicaux, touche à l'anatomie, mais cela ne fait pas que le public, en passant devant tant de dentiers malades, ne coure vite dans la crainte de prendre la carie des molaires.

Mais finissons gaiement cette promenade dans la rue de Provence.

Sans trembler devant le lion empaillé et les aigles noir et blanc des naturalistes Verreaux et Lefèvre, sans nous arrêter devant la classe des cuirs, auxquels l'*Exposition illustrée* a déjà consacré un article spécial, saluons en passant M. Polichinelle qui garde l'entrée du Paradis des enfants et qui maintient, de par la puissance de sa trique, l'immobilité de tous ces pantins qui ne demandent qu'à sauter pour tout le monde. Dans la collection des joujoux qui est exposée à l'entrée de la classe 46, on voit des sénateurs, des députés, des conseillers d'État en costume officiel et qui, comme de simples mortels à qui n'incombent pas les responsabilités de la politique, font la cour à de sémillantes poupées de carton non moins brillantes que leurs uniformes brodés.

Et maintenant si vous voulez que je vous apprenne pourquoi la rue que nous venons de parcourir a été baptisée *rue de Provence*, je vous dirai, mais ceci entre nous et sans que s'en doute la Commission impériale, qui ne l'a peut-être jamais soupçonné, que ce